

Françoise d'Eaubonne

Le Sexocide des sorcières

Fantasme et réalité

Préface de TAOUS MERAKCHI

Nouvelles Lunes



AU DIABLE VAUVERT

Collection Nouvelles Lunes dirigée par Élise Thiébaud

ISBN : 979-10-307-0595-9

© Éditions Au diable vauvert, 2023

Cet ouvrage est d'abord paru aux éditions
L'Esprit frappeur en 1999.

Au diable vauvert
La Laune 30600 Vauvert

www.audiable.com
contact@audiable.com

Sommaire

Avant-propos d'Élise Thiébaud	7
Préface de Taous Merakchi	13
PREMIÈRE PARTIE : Une vieille histoire	25
I. Quelques souvenirs	27
II. La rupture Jésus	38
DEUXIÈME PARTIE : Le temps du sexocide	59
I. Préhistoire du massacre	61
II. Le <i>Mein Kampf</i> de l'Inquisition	72
TROISIÈME PARTIE : Sorcières et modernité	91

Nouvelles lunes et vieilles sorcières

Avant-propos d'Élise Thiébaud

Le Sexocide des sorcières est le premier texte de la collection Nouvelles Lunes publié aux éditions Au diable vauvert.

Écoféministe, queer, rebelle et radicale, Nouvelles Lunes est un projet littéraire qui comprend une collection et une revue, sous forme de newsletters envoyées à la pleine lune et à la nouvelle lune. C'est aussi une constellation coopérative destinée à diffuser la pensée, les actions, les rêves écoféministes sensibles et cycliques.

Quoi de mieux, pour inaugurer la collection au format papier, que ce pamphlet de Françoise d'Eaubonne, publié en 1999 ? La pionnière du MLF, cofondatrice du Front homosexuel d'action révolutionnaire, a inventé en 1974 le mot *écoféminisme*, comme elle a créé le mot

phallocrate et comme elle propose ici le mot *sexocide* pour désigner le meurtre de masse ciblant ses victimes en raison de leur genre.

Le fait que des centaines de milliers de femmes aient été tuées, de façon cruelle et délibérée durant la chasse aux sorcières, afin de maintenir un pouvoir patriarcal prédateur et sans partage, n'avait pas été analysé avec autant de force avant le livre de d'Eaubonne. Il faudra attendre 2019, vingt ans après, pour que Mona Chollet formule à son tour dans *Sorcières. La puissance invaincue des femmes*, cette hypothèse et la développe dans un essai brillant d'ailleurs devenu un best-seller.

En 1999, lorsqu'elle entreprend l'écriture de ce pamphlet, Françoise d'Eaubonne a soixante-dix-neuf ans. Elle a publié une centaine d'ouvrages en tous genres, et vit dans un oubli relatif : elle-même un peu sorcière, franche-tireuse et visionnaire, elle n'a pas connu les honneurs et encore moins la richesse. Sa vie, c'est l'écriture et la politique. Elle n'a besoin de rien d'autre. Son studio minuscule, au-dessus d'un ancien cinéma porno du 10^e arrondissement, ne dispose même pas de salle de bain. Elle y écrit constamment (sa devise est « Pas un jour sans une ligne »), lit tout autant, milite sans relâche pour les causes qui lui importent, en particulier le féminisme qui l'habite depuis l'enfance.

1999, dernière année du xx^e siècle, voit s'opérer le stade ultime de la mondialisation capitaliste. Dix ans après la chute du mur de Berlin, plus rien ne s'oppose à la logique de prédation néo-libérale qui délocalise, monétise, standardise, marque le monde du sceau du marketing tout-puissant et de la surproduction qui épuise les terres, les peuples et le vivant. À la disparition des idéaux politiques émancipateurs répond la remontée du religieux. Malraux n'a-t-il pas bramé à longueur de citation que le xxi^e siècle serait « spirituel ou ne serait pas » ? Françoise d'Eaubonne, qui rêvait d'écrire comme Colette et de penser comme Malraux, n'a pas manqué de relever cette prophétie, elle qui pondait des idées visionnaires chaque matin en prenant son café.

La montée des intégrismes religieux ciblant les femmes l'inquiète comme elle inquiète toutes les féministes, qui surnagent au creux de la vague. On leur dit qu'elles sont dépassées, victimaires, pas drôles et mauvaises gagnantes. L'heure est à la découverte d'Internet, du téléphone portable, et personne ne soupçonne que nous passerons bientôt nos vies vissés à des smartphones, branchés sur les séries et les réseaux sociaux. C'est ce « retour de bâton » que la journaliste Susan Faludi a décrit dans son livre paru en 1991, *Backlash. La guerre froide contre les femmes*, en décryptant la riposte des

conservateurs – mais aussi du marché – contre les avancées féministes. L'arrivée de Trump au pouvoir et la remise en cause de la loi sur l'avortement en 2022 aux États-Unis sont l'aboutissement de cette revanche politique. La montée de l'intégrisme religieux sous la pression des sectes évangélistes chrétiennes est déjà palpable au tournant du troisième millénaire, et s'observe aussi dans l'islam.

1999, on est au cœur de la décennie noire qui a ravagé l'Algérie, opposant un gouvernement corrompu et despotique à des mouvements islamistes qui sèment la terreur, violent, tuent, égorgent, prenant particulièrement les femmes pour cibles. On est en pleine guerre d'Afghanistan, avec les talibans qui veulent imposer la charia la plus dure et couvrent les femmes d'un tchador étouffant.

Face à la montée de ces fascismes religieux, Françoise d'Eaubonne fait un lien avec la réalité occidentale qu'elle connaît : cette haine des femmes qu'on observe dans les intégrismes a été à l'œuvre au XVII^e siècle en Occident sous la forme de la chasse aux sorcières. Et analyser ce phénomène pourrait, pense-t-elle, aider à comprendre ce que subissent encore les femmes partout dans le monde au nom des religions patriarcales.

Persuadée qu'il faut, pour changer les mentalités, agir sur le symbolique, elle a l'idée

d'écrire au pape Jean-Paul II pour lui demander de reconnaître ce qu'elle appelle « le sexocide des sorcières », et de faire amende honorable au nom de l'Église. Après tout, le Vatican vient alors de reconnaître, en 1998, la persécution des juifs et le rôle des institutions catholiques, trop complaisantes envers le fascisme et l'hitlérisme. Et plus surprenant encore, le pape va mentionner en effet les péchés de l'Église envers les sorcières à l'occasion du jubilé de 2000, dans un discours prononcé le 12 mars, le jour du quatre-vingtième anniversaire de Françoise d'Eaubonne.

Sa missive a-t-elle ému le cœur du pape Jean-Paul II ? Impossible de le savoir. La première édition du *Sexocide des sorcières* comprenait la reproduction de cette lettre en annexe, alors que le miracle de contrition papale ne s'était pas encore produit, ainsi qu'une introduction dans laquelle l'autrice fustigeait les féministes qui n'avaient pas voulu soutenir sa démarche auprès du Saint-Siège. Anachroniques aujourd'hui dans la forme et dans le ton, ces documents ne sont plus présents dans cette édition, afin d'en rendre la lecture plus accessible.

En revanche, pour entrer en résonance avec ce texte incroyable, où la verve et l'érudition de d'Eaubonne éclatent à chaque page, la préface de l'autrice Taous Merakchi – alias Jack Parker – s'imposait. Dans cette continuité de combat,

de rage, mais aussi d'humour et de puissance, la jeune sorcière experte en maléfices 2.0 et en films d'horreur dialogue avec celle qui insuffle aujourd'hui sa pensée à toute une génération.

Les monstresses, les sorcières, les gorgones et les méduses n'ont pas fini d'enchanter le monde.

Bienvenue dans Nouvelles Lunes !

Je suis la gorgone

Préface de Taous Merakchi

Quand j'étais petite, je voulais être monstresse.

Pas par malice, ou par désir de vengeance, mais parce que je trouvais qu'il n'y avait rien de plus séduisant au monde que l'idée de devenir autre, d'être en marge. Je voulais intriguer et terrifier, je voulais qu'on y réfléchisse à deux fois avant de me voler mon jouet, et je voulais que les monstres qui auraient pu me vouloir du mal, tapis dans l'ombre de ma chambre, sachent qu'il y avait plus effrayant qu'eux encore : moi. Au lieu de me voir comme une proie, ils me verraient comme une alliée. Ensemble on pourrait parcourir le monde des ténèbres, s'enfoncer dans les méandres de la Terre pour aller jouer en Enfer sans craindre les brûlures, et rien ni personne ne pourrait jamais se mettre en travers de mon chemin. Je ne comprenais pas qu'on puisse chercher le réconfort ailleurs, dans le

« divin », le « lumineux », je trouvais tout ça mortellement ennuyeux.

Quand *Le Sexocide des sorcières* a été publié en 1999, j'avais douze ans. Je pouvais toucher du doigt l'aube du nouveau millénaire et le commencement officiel de mon adolescence, deux événements chargés de promesses, mais j'ai finalement été très déçue par les deux. Au collège, je n'étais entourée que d'enfants pressés de jouer aux adultes, de reproduire tous leurs faits et gestes, leurs unions et leurs conflits, avec toute la barbarie qui caractérise les pré-adolescents. Ils étaient tous obsédés à l'idée de ne rien laisser dépasser, d'être lisses, sans aucune prise, de tous se ressembler pour ne pas être la cible des moqueries si cruelles dont on était tous capables. J'ai essayé, moi aussi, de forcer mes os à entrer dans ce moule inconfortable, mais je n'ai jamais réussi. Je ne dis pas ça pour me vanter d'être une grande originale, parce que j'en ai terriblement souffert. Mais je n'ai pas réussi à renier ma nature profonde, et je fuyais les cheveux bien plaqués et les nuages de déodorant aux parfums sucrés pour les filles et bourrés de trucs qui rappelaient la testostérone, les animaux sauvages et les grosses voitures pour les garçons.

Ce qui me séduisait, c'était le visqueux, le rocailleux, le grumeleux. Je n'avais que faire des chœurs angéliques et des rayons de soleil, je ne

cherchais que les ambiances humides et gutturales. Quand on me lâchait dans la nature (ça n'arrivait pas si souvent que ça, petite Parisienne que j'étais), je me changeais instantanément en gobelin. J'allais attraper les vers de terre, je faisais des soupes de boue et de brindilles, je parlais aux arbres, je guettais les environs à la recherche d'une créature cachée dans les buissons, derrière un tronc, sortant d'un terrier. J'étais sauvage et indomptable. Je détestais qu'on me demande de m'asseoir correctement, je détestais qu'on me force à porter des vêtements auxquels je devais faire attention, parce que je ne pouvais plus crapahuter et me traîner par terre, par peur de me faire engueuler. Ma mère l'a vite compris et a lâché l'affaire sur les collants et les jolies robes, mais il y avait toujours d'autres adultes pour mettre fin aux réjouissances. Rapidement, on m'a fait comprendre qu'en tant que fille, il fallait que je grandisse plus vite encore, et que j'arrête de me rouler dans la terre avec mes copains – qui, eux, avaient le droit de continuer, parce que c'étaient des garçons. Moi je me devais d'être mature, sage, élégante, et qu'est-ce que ça pouvait bien faire que je n'aie que sept ans? C'était l'âge de raison, après tout. Celui auquel j'ai eu droit à mes premières boucles d'oreilles (selon ma mère, elles avaient été fabriquées par les farfadets qui étaient allés miner l'or eux-mêmes dans les montagnes). Ces

boucles dont j'étais si fière me permettaient d'exprimer cette féminité que je commençais tout juste à toucher du doigt.

Avec ces boucles, je suis devenue fille, je suis devenue une future femme, je suis devenue jolie, mignonne, polie, bien élevée, je suis devenue petite princesse, et oh là là, qu'est-ce que j'allais en briser des cœurs, plus tard, et dis-moi, t'as un petit amoureux ? J'ai dû commencer à bien serrer les cuisses quand je m'asseyais en jupe, à faire attention à mes ballerines vernies, à jouer avec du maquillage, à me méfier des hommes qui voulaient que je vienne m'asseoir sur leurs genoux, à cacher mon torse plat qui n'avait pourtant rien de différent de celui de mes cousins. Au fil des années, l'étau s'est refermé, et je me suis battue jusqu'au bout pour garder un minimum de liberté malgré toutes ces contraintes. J'ai dû grandir en écoutant mon père critiquer mes tenues, mes coiffures, mon maquillage, jusqu'à sa mort à mes vingt-huit ans. Je l'ai vu me montrer maintes et maintes fois à quoi j'étais censée ressembler, et ce n'est que tardivement que j'ai compris à quel point c'était tordu : les modèles qu'il me proposait étaient toujours des femmes avec qui il avait, ou aurait voulu coucher.

J'ai grandi et j'ai essayé d'appivoiser cette féminité sans perdre ma sauvagerie, mais j'ai vite compris que je ne pouvais pas gagner à ce jeu.

Je ne serais jamais ni assez l'un, ni assez l'autre, et plus le temps passait, plus je sentais mourir le petit monstre sauvage au fond de moi. J'ai fini par comprendre qu'il fallait que je le laisse tomber, que je l'abandonne une bonne fois pour toutes si je voulais un jour être prise au sérieux. Je suis malheureusement hétérosexuelle, et je n'ai donc pas eu d'autre choix que jouer au jeu de la séduction avec mon pire ennemi – et pour gagner, il fallait que je m'ampute de tout ce qui ne faisait pas assez bien, assez femme, assez sexy, assez docile. Quand les hommes voyaient poindre des vestiges de mon animalité, de ma monstruosité, de mon altérité, ils parlaient en courant ou me riaient au nez. Ceux qui restaient tentaient de me mater, de me faire baigner dans un mélange de honte et d'indigence qui me poussait à tendre la main comme une mendicante, à genoux pour faire pénitence, en espérant qu'ils daignent m'octroyer une fraction de leur estime, de leur amour, de leur reconnaissance. Regardez-moi ! Admirez-moi ! Donnez de la valeur à mon être, à mon existence, je vous en conjure !

Heureusement, cette période n'a pas duré longtemps, parce que mon monstre intérieur a toujours été plus fort que les injonctions. Parce que, malgré un père défaillant et destructeur, j'ai eu une mère qui a tenté de laisser la porte ouverte à l'indiscipline du moment qu'elle ne

me mettait pas en danger. Elle n'a pas muselé mes démons, mais elle m'a appris à les tenir en laisse et à ne les relâcher que dans certains contextes, pour les laisser se dégourdir les pattes, les nageoires et les tentacules sans restrictions. Quand j'étais petite, elle m'appelait Mélusine. Au-dessus de mon lit, elle avait accroché un portrait de Merlin l'Enchanteur – version Brocéliande, pas version Disney. L'année où j'ai reçu mes anneaux en or, elle m'a aussi offert *L'Encyclopédie des Fées et des Lutins*. Quand j'ai commencé à me poser des questions sur ce qu'il y avait « ailleurs », elle m'a montré ses grimoires et ses oracles. Elle, à qui on a toujours reproché sa sauvagerie – ne serait-ce que par son apparence, avec sa peau mate et ses cheveux frisés noir ébène et indomptables – et qui n'a jamais eu la liberté d'être simplement en vie, enfant, libre, et insouciant, a tout fait pour que je ne subisse pas la même pression. Dommage qu'elle n'ait pas été ma seule influence en grandissant. Si j'avais été élevée par un village de sorcières comme elle, mon destin aurait été tout autre.

Cette éducation et ces inclinations enfantines m'ont marquée et façonnée, et aujourd'hui, je me sens encore à ma place dans ces histoires pleines de magie et de pouvoir, dans ces fantômes de femmes puissantes qui transcendent la faiblesse qui leur a été assignée à la naissance. Mais je crois qu'un message s'est un peu perdu dans cette

course à la réappropriation : c'est que le sexocide dont parle Françoise d'Eaubonne dans ce texte, le traitement réservé aux « sorcières » lors de la chasse qui a été menée contre elles, n'était qu'un prétexte. C'était une astuce parfaite, adaptée à l'époque dans laquelle ces événements s'inscrivent, pour justifier la torture et le meurtre des femmes. Le *Malleus Maleficarum* de Kramer et Sprenger serait traité aujourd'hui comme le manifeste d'un *incel*, lâché sur la toile quelques heures avant d'aller commettre sa tuerie de masse dans un lieu fréquenté essentiellement par des femmes. Françoise d'Eaubonne, qui n'a pas connu l'émergence du mouvement des *incels* et de leur masculinité baignée de pulsions meurtrières, dit d'ailleurs que Kramer serait certainement devenu un tueur en série s'il avait vécu en 1999. La misogynie trouve toujours le moyen de tuer, à travers toutes les époques. Ce n'est toujours pas le cas de la misandrie, et je vous laisse deviner laquelle des deux est jugée comme extrême et dangereuse par les médias aujourd'hui.

Mais le monde est ce qu'il est, les hommes sont ce qu'ils sont, et leur terreur – qu'ils déguisent en bravoure, en justice – régit toujours nos vies et nos corps, malgré des siècles de batailles acharnées. Nous sommes encore nombreuses à ne pas pouvoir donner corps et voix à nos monstres intérieurs par peur des

représailles, parce qu'on risque trop gros, mais j'ai le privilège de faire partie de celles qui peuvent s'exprimer à peu près librement. Oui, si je me manifeste un peu trop bruyamment, je risque toujours de me prendre une patate dans la gueule, oui je suis toujours susceptible de me faire agresser, frapper, violer, tuer, tout à la fois, parce que c'est comme ça, pour l'instant. Mais quand je suis ici, au calme, les mains sur mon clavier, je peux m'exprimer, et je peux diffuser mes pensées, et les partager avec vous. Parce qu'on a survécu et qu'on continue de résister, encore et encore, et qu'on gagne du terrain – doucement, trop doucement, mais sûrement.

Parmi mes outils de résistance, il y a la réappropriation du monstrueux. Je suis encore jeune, mais j'ai déjà sacrifié trop d'années à tenter d'entrer dans le moule pour séduire des hommes – sexuellement, mais aussi socialement, professionnellement – parce qu'il faut toujours, toujours, toujours prouver sa valeur avec eux, toujours les convaincre, toujours turbiner pour obtenir leur approbation. Alors, depuis quelques années, ma petite révolution personnelle est de laisser s'exprimer toutes les facettes de mon monstre à moi. Je suis sorcière, je suis succube, je suis mégère, je suis gorgone, je suis harpie, je suis tous les jolis quolibets dont vous m'affublez quand vous voulez me faire

descendre de mon piédestal, mais ce que vous ne voyez pas, c'est que plus vous les martelez, plus je m'élève. Plus je gagne en pouvoir. Je n'ai plus personne à convaincre, plus d'hommes à séduire, j'ai rampé sur les braises de leur mépris trop longtemps, maintenant c'est à eux de me prouver leur valeur.

C'est facile à dire, tout ça, pour quelqu'un comme moi. De là où je me trouve, je ne risque plus grand chose, si ce n'est un peu de mépris, quelques moqueries, et un désintéret global. Je ne veux pas scander de grandes déclarations parce que ce serait ignorer que la chasse aux sorcières existe toujours, et qu'elle a pris des formes insidieuses et perverses, qu'elle s'est dissimulée dans des principes religieux, moraux, pseudo-politiques, pour tenter de justifier l'insensé. Vous ne m'entendez pas dire « Nous sommes les petites-filles des sorcières que vous n'avez pas pu brûler ! », la main sur le cœur, parce que je suis la petite-fille de celles qui ont été brûlées, violées, punies, emprisonnées, mariées de force, rejetées, détestées, méprisées, trahies, et que toute ma lignée est tachée de leur sang. Je ne suis pas le résultat d'un triomphe, mais d'une résilience, d'une série d'obligations, d'injonctions. Je ne suis pas là parce que mes ancêtres ont gagné une guerre, mais parce qu'elles l'ont perdue, encore et encore et encore. Si elles avaient gagné, elles auraient peut-être fait autre chose de leur vie, et

je n'existerais pas. Les ennemis de nos causes se plaisent à prétendre que « de leur temps, c'était pas comme ça, on pleurait pas pour un rien, on savait vivre, on savait rire! », comme si on avait tout inventé. Mais c'est cracher au visage de toutes les personnes qui ont tenté de se faire entendre bien avant que les foules s'emparent du message. Des gens comme Françoise d'Eaubonne, qui passait pour une allumée sur les plateaux télé quand elle disait des choses que l'on retrouve dans toute bonne publication dite « de gauche », « féministe », ou « bien-pensante », selon les publics. Puisqu'on ne les écoutait pas à l'époque, ces personnalités se sont chargées d'éduquer les générations suivantes – par voie filiale, universitaire ou culturelle – et ont permis aux rangs de s'épaissir au fil des décennies, pour que le message ne puisse plus être ignoré.

Alors tout ce que je peux faire à ma hauteur, avec mes privilèges innés et acquis, c'est laisser libre cours à ma monstruosité, aussi souvent que possible, et rugir toujours plus fort. C'est laisser s'exprimer la créature immonde et répugnante qu'est mon libre-arbitre, aiguïser mes crocs et mes griffes, secouer ma crinière, et courir, courir, courir, en espérant défoncer quelques portes et barrières sur ma route, pour les prochaines. Je vais donner raison à tous mes détracteurs, je vais me faire plus horrible que je ne le suis, parce que je me nourris de leur

dégoût et de leur peur, et que rien ne donne plus de pouvoir à un cauchemar que le simple fait d'y croire.

Je suis la gorgone.

PREMIÈRE PARTIE

Une vieille histoire

I. Quelques souvenirs

Le poète indien Rabindranath Tagore a déclaré: « L'Occident a posé de grandes questions auxquelles il n'a pas su répondre, comme le conflit des sexes. »

Au moins a-t-il posé cette dernière.

Cette citation est à remarquer comme un rare hommage de l'Orient à l'Occident qui ne concerne point un progrès technique mais (au contraire?) une forme de pensée représentant un acquis positif. D'une culture qui, de plus en plus, s'offre en fascination à la nôtre, cet éloge est à retenir. Même avec la réserve: « ... n'a pas su répondre... »

L'Orient, que modèle un dualisme poussé parfois jusqu'au manichéisme, n'a certes jamais connu ce type d'interrogation¹. Depuis des

1. Hormis ce paradoxe: la pensée scientifique. En face d'un Occident fixé durant des millénaires à l'opposition sujet-objet et à l'indivisibilité du minimum, les philosophes les plus lointains ont trouvé des vérités (que seulement aujourd'hui découvre notre « nouvelle physique ») en ce même Orient contradictoire.

millénaires, les valeurs transcendantales se réfèrent au mâle dont le féminin, attribut et accessoire, ne sert qu'à renvoyer la lumière qu'il émet, comme la Lune sert de miroir mobile au Soleil. Les grandes divinités femelles ne sont que les matrices d'un univers régi par les dieux, les flancs puissants où germent les constellations de la Vie. Les immenses orifices de leurs temples figurant si nettement, dans certaines contrées des Indes, la cavité vaginale et le clitoris ne doivent pas faire illusion sur l'universalisme phallique du culte.

Pour admettre ou discuter un *conflit*, encore aurait-il fallu qu'il y ait deux principes opposés en présence ? Le seul sexocide, modeste, de la veuve brûlée sur son bûcher ne peut guère équilibrer le rôtiage des sorcières médiévales, ni le four crématoire de « l'homme efféminé »... Aucun souvenir mythologique des cultures indiennes et chinoises, si fécondes en combats d'humains et de dieux, de géants, de dragons, n'accuse la trace d'un combat entre sexes ou d'un danger venu du féminin pour avilir ou détruire le sexe premier. Et cependant la misogynie imprègne l'enseignement et le folklore comme elle régit la législation ; mais ce n'est qu'un domaine de la sphère privée, d'où relèvent morale et satire. Rien de cette hauteur d'un concept métaphysique, comme dans le mythe de la boîte de Pandore ou de la pomme d'Ève, qui instaure de